

chez le libraire

Lucie Aubrac, une héroïne

Lorsque la FNDIRP a édité le *Grand livre des témoins* et qu'il a fallu choisir des personnalités incontestables et incontestées pour commencer et clore l'ouvrage, deux noms proposés d'emblée ont immédiatement fait l'unanimité : Marie-Claude Vaillant-Couturier et Lucie Aubrac. Nous savions que cette dernière, en même temps que son mari, avait fait l'objet d'intenses campagnes de dénigrement, mais nous savions aussi que derrière les insinuations, les sous-entendus, les révélations soi-disant sensationnelles, il n'y avait pas l'ombre d'une preuve. Seule la volonté de nuire à ce couple mythique et sans doute à la Résistance dans son ensemble, agitait les diffamateurs dont l'ancien gestapiste Barbie.

S'ils n'ont pas réussi dans leurs basses manœuvres, ils ont profondément blessé deux personnalités courageuses, parmi les plus efficaces dans le combat clandestin. Personnellement, je n'ai jamais digéré que l'on puisse ainsi s'en prendre à eux, et j'enrage chaque fois que je crois voir renaître la moindre tentative de porter atteinte à leur honneur.

Voici un bien long préambule pour dire que j'ai reçu avec appréhension l'ouvrage de Laurent Douzou⁽¹⁾ consacré à Lucie Aubrac, accompagné de quelques digressions sur sa propension à s'arranger avec la vérité. Mais en fait, j'ai vite constaté que si l'auteur redresse effectivement de nombreuses inexactitudes biographiques commises par Lucie elle-même au fil de ses nombreux interventions et écrits, ce n'est pas pour lui nuire mais bien pour servir sa mémoire. Explication : Parlant de sa jeunesse surtout, Lucie Aubrac a multiplié les approximations, qui ne sont pas forcément des mensonges, mais qui interpellent. Qu'il s'agisse de ses origines, de la guerre de son père, de sa scolarité,

ou encore de ses engagements politiques, elle a souvent pris quelques libertés avec la vérité qui peuvent conduire à imaginer des « arrangements » plus fondamentaux, sur l'action résistante par exemple. Mais il n'en est rien et Douzou qui a longuement enquêté le confirme : Lucie Aubrac est bien l'héroïne sans peur et sans reproche que nous connaissons et qui a maintes fois risqué sa vie sous l'occupation. Entraînée par ses récits, les débats multiples auxquels elle a participé, elle a pu broder comme nous le faisons tous sans doute, mais jamais sur l'essentiel. Ainsi, ce livre que j'ai accueilli sans enthousiasme se révèle utile pour mieux comprendre et apprécier encore une personnalité hors pair dont Jean-Pierre Vernant dit qu'elle est « un être d'exception, incomparable à sa façon et qu'on doit admirer en bloc, comme elle est et sans réserve ».

De la guerre aux désillusions

J'avais toujours le livre sur Lucie Aubrac en tête, lorsque j'ai commencé la lecture du récit de Jacques-Francis Rolland⁽²⁾, près de 500 pages de souvenirs, en me disant que dans la masse des anecdotes il devait bien y avoir quelques erreurs dues au temps passé et aux défaillances de la mémoire. Lui en fera-t-on un jour reproche ? Sans doute pas, car l'homme, grand résistant c'est certain, n'est pas devenu un symbole du combat clandestin, une « star » médiatisée à l'extrême. Et pourtant quelle vie et quelles rencontres durant les années de guerre, celles au cours desquelles il adhéra au Parti communiste pour mieux combattre tout en poursuivant ses études et en menant joyeuse vie avec ses copains étudiants engagés comme lui.

Il fréquenta Roger Vailland, il croisa la

route de Jean Moulin et de bien d'autres personnages désormais célèbres tels Camus ou Sartre, Marguerite Duras ou Robert Antelme, Éluard ou Desnos. Cela nous vaut un récit inoubliable dont le préfacier Edgar Morin, ami et compagnon de résistance, souligne la qualité : « *Ce livre est la confession d'un enfant du XX^e siècle, d'une très grande beauté d'écriture, alerte, évocatrice, gouailleuse parfois... Le récit de Rolland porte en lui tout le chaos des années d'avant-guerre, toutes les espérances du communisme et de la Résistance, toute la floraison intellectuelle des années de Saint-Germain-des-Prés, tous les désenchantements auxquels peu ont échappé. Certes, Rolland avait perdu l'espérance. Mais il était resté fidèle à tous ses amis des temps d'espérance.* » Voici, joliment évoquée, la blessure encore ouverte et que l'on perçoit de plus en plus profonde au fil des pages et des années. Le grand reporter des années 44-45 au journal *Ce soir* dirigé par Aragon ne reconnaît déjà plus le parti auquel il a adhéré dans la clandestinité et il s'en éloignera dans la douleur. Mais il reste la Résistance. « *Que serions-nous devenus sans la Résistance, écrit Edgar Morin. Nous aurions eu une carrière ? Grâce à la Résistance, nous avons eu une vie.* »

La désillusion, Jean-Jacques Becker la ressentira également, dans des circonstances certes différentes car plus jeune, mais tout aussi vivement. Le grand historien spécialiste de 14-18 livre ses souvenirs sous le titre *Un soir de l'été 1942*⁽³⁾. Souvenirs d'une famille juive qui fuit la zone occupée en traversant l'Allier à la nage et qui débarque à Grenoble « *dans les derniers jours du mois d'août 1942 ou les premiers de septembre* », il ne sait plus très bien. Ils sont six : le père, la mère et les quatre enfants : Henri qui a 17 ans,

Annie - la future Annie Kriegel - 16 ans, Jean-Jacques, 14 ans et Françoise, 8 ans.

Les deux aînés et le père seront résistants actifs, Jean-Jacques tout juste adolescent participera aussi à quelques actions. Arrivera enfin le temps de la Libération qu'ils auront la chance d'atteindre tous ensemble, le temps de l'engagement dans la foulée de l'enthousiasme résistant et enfin, pour lui aussi, le temps du désenchantement militant face au stalinisme et à ses crimes.

Si l'ouvrage n'a ni la force ni la densité de celui de Rolland, il retient toutefois l'attention par de nombreuses observations précises sur des aspects méconnus de l'occupation, de la vie quotidienne ou de la Résistance.

Sur la manifestation du 11 novembre 1940, par exemple, voici ce qu'il en dit : « Des manifestations patriotiques commencèrent très tôt. Pour le 11 novembre 1940, lycéens des grandes classes et étudiants furent appelés par des tracts à venir manifester à l'Arc de Triomphe. Mon frère qui n'avait pas encore seize ans... y participa. Les participants étaient fort nombreux sur les Champs-Élysées et ce furent les soldats allemands qui, en tirant, se chargèrent de les disperser. Je n'ai su que plus tard, évidemment, que ce fut un coup de tonnerre pour les autorités universitaires de Vichy. La France n'était pas acquise au pouvoir issu de la capitulation. »

1940, un autre 11 novembre

Alors, pourquoi cet événement qui a retenu l'attention de Jean-Jacques Becker et auquel son frère aîné a participé est-il minimisé par les historiens spécialistes de la Seconde Guerre mondiale, à tel point que beaucoup n'en parlent même pas dans leurs ouvrages ?

C'est la question que pose Maxime Tandonnet, auteur de *1940, un autre 11 novembre* qui démontre au contraire que le rassemblement sur les Champs-Élysées fut à l'évidence l'un des ferments de la Résistance⁽⁴⁾. Ne dénote-t-il pas, si peu de mois après l'occupa-

tion, qu'il y avait déjà parmi les jeunes le désir de « faire quelque chose » ? N'implique-t-il pas une réelle et précoce prise de conscience qui débouchera pour beaucoup sur l'engagement actif dès les mois suivants ?

Rappelons que la manifestation du 11 novembre, car il s'agit bien d'une manifestation, a été impulsée au Quartier latin par un groupe d'étudiants de sensibilités diverses, auteurs du tract qu'a eu entre les mains le jeune Becker, diffusé aussi bien dans les facultés et les lycées, relayé par le bouche à oreille parmi une jeunesse étudiante déjà sensibilisée par l'arrestation du professeur Langevin qui avait donné lieu à un premier rassemblement le 8 novembre.

Rappelons surtout qu'elle était interdite, comme toute célébration de la grande guerre, ce que souligne à sa manière le tract cité plus haut et dont voici le contenu : « Étudiant de France, le 11 novembre est resté pour toi jour de fête nationale. Malgré l'ordre des autorités opprimantes, il sera jour de recueillement. Tu n'assisteras à aucun cours. Tu iras honorer le soldat inconnu, à 17 heures 30. Le 11 novembre 1918 fut le jour d'une grande victoire. Le 11 novembre 1940 sera le signal d'une plus grande encore. Tous les étudiants sont solidaires pour que vive la France. Recopie ces lignes et diffuse-les. »

S'il y eut entre 3 000 et 5 000 participants, ce qui est généralement admis, étudiants et lycéens essentiellement, ne s'agit-il pas d'un événement d'importance alors que le nombre total d'élèves dans ces secteurs scolaires n'atteignait pas les 53 000 à Paris ?

Les soldats allemands ont tiré, faisant de nombreux blessés. Il y eut 1 041 interpellations par la police française et plus de 100 par les forces allemandes, furieuses d'entendre entonner *La Marseillaise*, crier « Vive de Gaulle » ou « À bas Hitler » qui ne sont pas des slogans anodins. La plupart seront libérés après interrogatoires, mais 123 jeunes resteront en prison dont 34 livrés aux occupants par la police française. Trente-deux lycées furent touchés par les arrestations, notam-

ment Buffon, Janson-de-Sailly, Chaptal, Voltaire...

Maxime Tandonnet explique passionnément tenants et aboutissants de cette journée mémorable, donnant largement la parole aux participants qui confirment bien, le plus souvent, l'acte de résistance accompli. Le 11 novembre 1940 est bien un moment clé, souligne-t-il, persuadé qu'il « a joué un rôle évident dans la réussite de l'entreprise du général de Gaulle ».

JEAN-PIERRE VITTORI

- 1) Laurent Douzou : *Lucie Aubrac*. Éditions Librairie Académique Perrin. 2009. 376 pages. 21 euros.
- 2) Jean-François Rolland : *Jadis, si je me souviens bien*. Préface d'Edgar Morin. Éditions du Felin. Collection Résistance-Liberté-Mémoire. 2009. 496 pages. 22 euros.
- 3) Jean-Jacques Becker : *Un soir de l'été 1942... Souvenirs d'un historien*. Éditions Larousse. 2009. 382 pages. 19,50 euros.
- 4) Maxime Tandonnet : *1940 : un autre 11 novembre*. « Étudiant de France, malgré l'ordre des autorités opprimantes, tu iras honorer le Soldat Inconnu ». Préface de Pierre-André Dufetel, président de l'Association des Résistants du 11 novembre 1940. Éditions Tallandier. 2009. 256 pages. 18 euros.

Effets d'optique

Pour qui cherche à connaître la vie musicale sous l'occupation, l'ouvrage de M. Simon⁽¹⁾ est appelé à devenir le livre de référence. L'auteur a en effet une connaissance exhaustive de la période et il sait parfaitement bien la faire partager en ne négligeant aucun aspect de son sujet. Les politiques culturelles des nouveaux maîtres allemands et vichystes, et les structures dans lesquelles elles s'inscrivent, sont ainsi soigneusement décrites mais elles n'apparaissent finalement qu'en arrière-plan car l'auteur est avant tout intéressé par la création musicale elle-même et la façon dont les compositeurs ont pu être conduits à « s'accommoder » des pouvoirs en place dans un domaine de l'Art où les commandes d'État étaient déjà importantes avant-guerre. Il doit constater que si très peu de compositeurs ont franchement collaboré, très peu aussi, à l'instar de Poulenc ou de Georges Auric ont vraiment résisté, la majorité ayant évolué dans une sorte de « zone grise » qu'incarne parfaitement le plus grand musicien de l'époque, Arthur Honegger, qui appartint pendant un certain temps au Front national de la musique mais qui fit aussi le Voyage à Vienne en 1941 (pour commémorer avec les nazis le 150^e anniversaire de la mort de Mozart) et qui tint, pendant presque toute la guerre, une chronique musicale régulière dans un journal collaborationniste. Et que dire de Messiaen, certes beaucoup plus discret mais qui, au retour de son camp de prisonniers de guerre, fit des pieds et des mains pour récupérer au Conservatoire le poste d'un professeur juif limogé par Vichy ?

Au-delà de la responsabilité individuelle et citoyenne des artistes qui est ici en débat, l'auteur pose aussi, et surtout, la question de la résonance de leur œuvre dans le grand public. Sur ce plan, Honegger n'y pouvait rien en lui-même mais, par les origines à la fois germaniques et latines qui étaient les siennes, sa musique, entre 1940 et 1944, ne pouvait qu'incarner la collaboration franco-allemande dès lors qu'elle était jouée et sur-jouée dans Paris occupé. De la même façon, Messiaen n'y pouvait rien en lui-même non plus mais par le catholicisme militant qui était le sien, sa musique ne pouvait que s'accorder pleinement au discours sulpicien de la Révolution nationale. On est ici en pleine histoire culturelle, à la jonction entre la création d'une avant-garde et la perception politique de cette création par le plus grand nombre. Or les hasards de la guerre ont fait que cette perception a changé trois fois de suite en l'espace de six ans, l'étoile d'Honegger déclinant après 1944 et celle de Messiaen commençant à monter au firmament en dépit des ambiguïtés qui furent les siennes pendant la guerre. Un ouvrage passionnant.

Mère et fille

La famille Geiringer a connu un destin comparable à celui de la famille Frank qu'elle connaissait et qu'elle avait pour voisine à Amsterdam. Entrée en clandestinité après l'arrivée des Allemands en Hollande, elle est arrêtée sur dénonciation et déportée à Auschwitz en mai 1944. Ses membres sont alors séparés, le père et le fils restant à Auschwitz même, la mère et la fille - Fritzi et Eva - étant envoyées à Birkenau. La famille ne se reconstituera jamais puisque les deux hommes - Erich et Heinz - mourront à Mauthausen à l'issue de la terrible « marche de la mort » qui marqua l'évacuation d'Auschwitz tandis que les deux femmes, qui y avaient échappé, furent libérées par l'Armée Rouge et purent ensuite rejoindre la Hollande en passant par Odessa. Après-guerre, Fritzi se maria avec Otto Frank, Eva devenant ainsi, par alliance, la demi-sœur posthume d'Anne. Le récit est écrit par Eva qui était à l'époque une toute jeune fille puisqu'elle fêtait l'anniversaire de ses 15 ans le jour où elle fut arrêtée. Elle laisse percer - on le comprendra aisément - un attachement particulier à sa mère dont elle a été séparée à deux reprises durant la période, la première fois avec la certitude qu'elle l'avait perdue à jamais. Elle expose aussi sans fard sa reconnaissance à l'égard des Russes pour lesquels elle éprouve beaucoup d'admiration (« *Quels hommes, ces Russes !* ») écrivant un peu naïvement à leur propos : « *Tous les soldats - des hommes robustes, rudes - étaient de fervents communistes. Ils racontaient avec enthousiasme des histoires qui leur tenaient à cœur sur leurs parents ou grands-parents, des serfs qui n'avaient rien à espérer de l'avenir, qui avaient vécu dans des taudis comme des animaux, sous la férule des propriétaires terriens. Mais maintenant, sous Staline, ils avaient des droits égaux et, surtout, de quoi se remplir la panse ; ils vivaient dans des maisons correctes et avaient espoir en l'avenir. J'étais très impressionnée par leur ferveur. L'enthousiasme sur leur visage me donnait une immense confiance et j'étais convaincue que nous étions bien protégés par des hommes porteurs d'une telle conviction* ». C'était la fin de la guerre, une autre époque ! Un livre honnête et attachant.

FRANCK SCHWAB

(1) Yannick Simon : *Composer sous Vichy*. Éditions Symétrie. 2009. 424 pages. 40 euros.

(2) Eva Schloss et Evelyn Julia Kent : *L'histoire d'Eva. Le récit d'une rescapée, par la demi-sœur par alliance d'Anne Frank*. Traduit de l'anglais par Edith Ochs. Éditions Le Cherche midi. 2009. 288 pages. 17 euros.

Pères et fils, des héritages lourds à porter

« *Au fond de la campagne, dans un endroit perdu où personne ne vient jamais, où personne jamais ne peut venir, s'élève un château imposant, immense, majestueux...* » Et comme tout château digne de ce nom, celui-ci a une aile où il est strictement interdit de pénétrer et dont une lourde porte défend le secret, une porte qu'un petit garçon va bien entendu vouloir franchir, la peur au ventre et accablé par un sentiment de culpabilité... Dans un récit qui commence comme un conte de fées⁽¹⁾, Jean-Claude Snyders revient sur le thème qui a déjà nourri ses précédents ouvrages, la déportation de son père à Auschwitz et le poids que portent les enfants de déportés en héritage. Ce père, « *à la stature surhumaine* », puisqu'il avait survécu aux camps n'avait pas voulu infliger à ses enfants le récit de cette expérience atroce et « *de la cruauté du monde* ». Muré dans le silence, comme tant d'autres, il avait face à lui un jeune garçon, conscient d'une vérité qu'on lui cachait et des souffrances du père bien-aimé, et qui se croyait coupable de faits dont il ne savait rien mais qu'il percevait comme terribles.

Dans ce livre à l'écriture élégante et poétique, l'auteur dialogue avec son père, avec sa compagne chérie et ses propres fils. Ce faisant, il se remémore son enfance, il s'interroge sur la vie de couple ou sur la justesse de l'éducation qu'il donne à ses enfants. Il y a énormément d'amour

dans ces lignes, qui ne peuvent laisser personne indifférent.

D'amour Carlos Bauverd en a manifestement manqué, qui, son père venant de décéder, commence à lui écrire une lettre vengeresse, un cri désespéré adressé à cet homme qui fut condamné à la Libération par les tribunaux suisses pour son engagement fasciste pendant la guerre, qu'il n'aura jamais regretté. Une lettre devenue un livre à charge⁽²⁾, qui dénonce dans un style flamboyant la « neutralité » de la Suisse et sa bonne conscience d'après-guerre, tout comme l'Espagne franquiste des années cinquante, bigote et brutale, où s'est réfugié le père avec tant d'autres de ses comparses nazis de l'Europe entière. Retraçant l'itinéraire de ce père et de sa famille, Carlos Bauverd livre dans ce petit ouvrage un condensé accablant du « *mal infini infligé aux hommes par les hommes* » avant et durant la Seconde Guerre mondiale et jusqu'à nos jours. Une prise de conscience, et peut-être le désir fou de réparer les fautes du père, qui le mèneront à consacrer vingt ans de sa vie à l'action humanitaire internationale.

I.M.

(1) Jean-Claude Snyders : *Sur le chemin de la nature enfouie*. 2009. Éditions Cheminements. 2009. 418 pages. 22 euros.

(2) Carlos Bauverd : *Post mortem. Lettre à un père fasciste*. 2009. Éditions de l'Aire, rue de l'Union, 15 - 1800 Vevey - Suisse. 2009. 232 pages. 9,75 euros.

Le prix Philippe Viannay-Défense de la France 2009

Le prix Philippe Viannay-Défense de la France récompense chaque année un ou plusieurs ouvrages, publiés ou à l'état de manuscrit, portant sur la Résistance au nazisme en France ou en Europe.

Le prix Philippe Viannay-Défense de la France 2009 a été décerné à : Julien Blanc pour « *Du côté du musée de l'Homme: les débuts de la Résistance en zone occupée (été 1940-été 1941)* », thèse de doctorat d'histoire soutenue à l'université de Lyon II en décembre 2008, à paraître aux Éditions du Seuil.

Et à :

Sylvain Gregori pour « *Forti saremu se saremu uniti. Entre continuité et rupture. Résistance(s) et société corse (juillet 1940-septembre 1943)* », thèse de doctorat d'histoire soutenue à l'université de Provence en novembre 2008.